Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

9 | 2006

À la marge

La chevalerie et ses marges

Enquête sur les chevaliers criminels dans les textes littéraires des XII^e et XIII^e siècles

Pierre Levron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/2161>

DOI : 10.4000/questes.2161

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2006

Pagination : 29-39

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Pierre Levron, « La chevalerie et ses marges », *Questes* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/2161> ; DOI : 10.4000/questes.2161

La chevalerie et ses marges

Enquête sur les chevaliers criminels dans les textes littéraires des XII^e et XIII^e siècles

Pierre LEVRON

Les chevaliers littéraires du Moyen Age central ne sont pas tous des héros exemplaires. Certains d'entre eux contredisent par leur comportement le rôle régulateur que les écrivains des XII^e et XIII^e siècles attribuent à la chevalerie. Si les « marges » de la chevalerie romanesque du temps incluent les chevaliers couards ou incapables, elles concernent très souvent des figures criminelles destinées aussi bien à servir de « contre-exemples » à des personnages positifs qu'à légitimer l'idéologie courtoise et la vocation justicière de la chevalerie. Elles asseyent une réflexion commune à beaucoup d'auteurs sur la légitimité du recours à la force. Plusieurs éléments définissent un chevalier criminel et permettent de le considérer comme un représentant des marges d'un monde civilisé. Tout d'abord, ce type de personnage est constamment isolé d'un point de vue éthique ; il n'est pas entouré de pairs partageant les mêmes valeurs que lui¹. Il adopte ensuite en permanence des attitudes ou des comportements « délictueux » au sens où l'idéologie courtoise les condamne, alors qu'il jouit de

¹ Contrairement à Gauvain, qui continue à participer à la vie de la cour d'Arthur même après son évolution criminelle. Plusieurs spécialistes du *Tristan en Prose* ont attiré l'attention sur une carrière meurtrière motivée par l'interprétation des coutumes de Logres (voir Emmanuèle BAUMGARTNER, *Le Tristan en Prose, essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Genève, Droz, 1975, pp. 96-97), ou sur une conception conservatrice de la hiérarchie des chevaliers et des lignages (voir Richard TRACHSLER, *Clôtures du cycle arthurien, étude et textes*, Genève, Droz, 1996, pp. 180-183).

l'ensemble de ses facultés mentales ou physiques². Plus précisément, il se livre à des actes qui transgressent avec violence les règles juridiques et morales organisant la vie sociale : il devient bandit, violeur, assassin ou défie un seigneur légitime. Brisant la paix d'un royaume ou d'une seigneurie, il provoque d'autant plus l'indignation et la colère et est considéré comme un ennemi public irréductible. La criminalité chevaleresque est donc un ensemble de comportements qui enfreignent en permanence l'éthique d'une violence légitime et maîtrisée : les chevaliers criminels sont d'autant plus dangereux qu'ils sont bons combattants. Incarnations de la démesure, ils réalisent la potentialité destructrice de la chevalerie, activité violente qui suppose parfois que l'on inflige la mort. Le criminel chevaleresque se définit aussi par des fonctions narratives qui le rapprochent de certains avatars monstrueux du refus d'une éthique commune ; il peut également être comparé à des figures d'une humanité archaïque. Les jeunes filles et les représentants d'une autorité positive sont les principales victimes de ces figures d'une violence inquiétante.

1. Quand les femmes deviennent des victimes, ou de la démesure anti-courtoise.

La criminalité chevaleresque consiste essentiellement en l'imposition de la violence guerrière à des personnages incapables, pour une raison essentielle ou existentielle (une fonction officielle, par exemple), de riposter de la même manière à leur agresseur. Les jeunes filles et les femmes sont particulièrement exposées aux exactions des chevaliers criminels. Dans la *Troisième Continuation de Perceval*³, deux chevaliers s'apprêtent à violer une jeune fille :

² L'étude exclura certaines pathologies psychiques provoquant l'agressivité et un mode de vie « marginal » comme la démence. Elle ne retiendra pas non plus les pulsions criminelles suscitées par une crise mélancolique violente (voir Blacasset, *Si.l mal d'amor m'auci ni m'es nozens...* édité par René NELLI, *Ecrivains anticonformistes du Moyen Age occitan*, Paris, Phébus, 1977, tome II, pp. 144-147, seconde *cobla*, vers 9 à 16).

³ Editée par William ROACH, traduite et présentée par Marie-Noëlle TOURY, Paris, Champion, 2004.

Une pucelle despoillie
 El mileu de la loje sist,
 A qui lor estre pas ne sist.
 La pucelle fu an chemise
 Et uns des chevaliers l'a mise
 Trestoute estandue en un lit,
 Que faire an voloit son delit. (vers 34738 à 34744)

La violence commence par la disproportion des forces de la victime et de ses agresseurs : un chevalier tient la jeune femme alors que son comparse désire la violenter (vers 34755 à 34757). Le motif de la jeune fille en chemise souligne la faiblesse d'un personnage (vers 34745 à 34752) dont les cris constituent la seule force : ils se substituent à une vigueur chevaleresque qu'ils appellent (Sagremor li Desrées va venir à la rescousse de la victime). La soumission d'une jeune fille ou d'une jeune femme à l'avidité sexuelle d'un adversaire expose un personnage féminin noble à deux périls essentiels : le déclassement, puisqu'elle devient le jouet d'un désir masculin impérieux s'imposant aussi à des roturières⁴, et l'exposition à une sexualité barbare, dans la mesure où les chevaliers violeurs du roman de Manessier comme le bandit de Jehan s'opposent à la régulation de la sexualité par l'éthique courtoise – leur fonction est très analogue à celle de certains géants. La criminalité sexuelle contredit les acquis de la civilisation en transgressant l'impératif d'un désir partagé et d'un *fag* motivé par les qualités de l'amant.

La cruauté du traitement infligé à une jeune fille désigne ailleurs un criminel chevaleresque. Dans certaines rédactions de *l'Atre Périlleux*, Brun sans Pitié contraint son amie, qui a soutenu qu'il y avait des chevaliers supérieurs à lui, à se tenir quatre jours par semaine dans une eau très froide (*Appendice*, vers

⁴ Jehan est moins explicite que Chrétien de Troyes décrivant le géant Harpin de la Montagne dans le *Chevalier au Lion* (édité par Mario ROQUES, Paris, Champion, 1971, pour l'édition consultée) voir aussi : *La Suite du Roman de Merlin*, (éditée par Gilles ROUSSINEAU, Genève, Droz, 1996), tome II, chapitre XXVII, paragraphes 564 à 569. Voir aussi Daude de Pradas, *Amor m'envida e.m.somo...* seconde et sixième *coblas*, vers 17 et 18, et 51 à 60, *Ecrivains Anticonformistes...op.cit*, tome I, pp. 219-225.

38 à 46)⁵. Le récit évoque ensuite la durée du supplice (vers 47 à 51). Le motif désirable de la belle baigneuse est inversé pour réduire à l'impuissance une jeune fille torturée par sa nudité. Noire et froide, l'eau est le vecteur de la cruauté du chevalier ; la transformation de la beauté en cause de souffrance subvertit les valeurs courtoises. Elle complète la violence du personnage, qui transforme l'institution chevaleresque en légitimation d'une démesure tyrannique. Mortifiée, la beauté féminine devient la victime d'une chevalerie devenue l'expression d'un narcissisme exacerbé⁶.

Plus connues sont la misogynie et la violence meurtrières du personnage, appelé Bréhus sans Pitié dans le *Tristan en Prose*⁷. Il assassine ainsi une jeune fille que Palamède a prise sous sa protection :

Et le sousprist en tele maniere k'il l'abati desous le ventre du ceval, puis courut sus a la damoisele e l'ochist, si que, avant que Palamidès se peüst estre relevés, estoit ele ja deviee tantost. Palamidès, quant il se vit ensi abatu, il resaut mout vistement, mout dolans et mout courechies de ce que la damoisele estoit occise en son conduit.⁸

Bréhus, meurtrier de la jeune fille et de son ami⁹, a attaqué Palamède par surprise. S'il lui arrive de défier ses adversaires¹⁰, il recourt souvent à la ruse ou fuit ses adversaires. En tuant la demoiselle, il cumule les infractions à l'éthique chevaleresque : l'agression est le sommet moral et pragmatique d'une criminalité d'autant plus scandaleuse que le roman ne l'explique jamais¹¹. La joute inverse les valeurs : contrairement à une théorie implicite, l'agresseur

⁵ Edité par Brian WOLEDGE, Paris, Champion, 1936.

⁶ Voir Mathilde GRODET, « L'eau et le sang : bains délicieux, bains périlleux dans quelques récits des XIIèmes et XIIIèmes siècles », *Laver, Monder, Blanchir, discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*, Paris, P.U.P.S., 2006, pp.85-98, et surtout pp 94-95.

⁷ Voir Richard TRACHSLER, « Bréhus-sans-Pitié : portrait-robot du criminel arthurien », *Senefiance*, 36, 1994, *La violence dans le monde médiéval*, pp. 525-542.

⁸ *Tristan en Prose*, V.II., tome III (édité par Gilles ROUSSINEAU, Genève, Droz, 1991), chap. XXIII, § 201, p. 234.

⁹ *Ibidem*, § 200, pp ; 233-234.

¹⁰ Voir le *Tristan en Prose*, V.II., tome V, (édité par Thierry DELCOURT, et Denis LALANDE, Genève, Droz, 1992) chap. III, § 10, pp. 79-80.

¹¹ Contrairement à *Guiron le Courtois*, le *Tristan en Prose* décrit un personnage dont le rôle et les qualifications sont constants (on ne le voit pas évoluer au cours du récit).

l'emporte sur un personnage courtois. Les chevaliers qui portent atteinte aux jeunes filles exercent toujours des violences réelles motivées par une véritable brutalité symbolique : ils atteignent la promesse de la fertilité, qui nécessite d'être protégée par un souverain juste dans la tradition celtique¹² puis arthurienne et agressent des instances aussi bien civilisatrices que faibles, puisqu'elles ne sont pas censées combattre. Contredisant aussi bien les normes que l'édification d'une société fondée sur la maîtrise des passions, ce type de personnage met en cause l'autorité légitime du roi ou du chevalier positif par sa fréquence (élevée dans certains romans) ou par l'impossibilité de le vaincre. D'autres chevaliers criminels contredisent plus nettement les instances normatives.

2. Le chevalier contre le seigneur, ou l'autorité humiliée.

La marginalité chevaleresque criminelle a un second versant capital : l'imposition d'un défi agressif à un personnage positif investi d'une autorité légitime. Contrairement aux barons révoltés des chansons de geste, les criminels chevaleresques des romans bretons n'agissent pas par haine politique du suzerain : les textes opposent une volonté individuelle à une autorité acceptée naturellement et qui exige d'être restaurée ou défendue. Savari prive ainsi le vicomte de Pavongai de son pouvoir politique et judiciaire (vers 663 à 674). Il est défini par une tension entre sa noblesse (son statut social, mais aussi son excellence chevaleresque, vers 675 à 679) et un brigandage appréciable d'abord par la marginalité géographique de son repaire : une puissante maison-forte construite sur une éminence loin de toute présence humaine (vers 434 à 454). Si certains criminels « non-chevaleresques » vivent sur des monts, comme le « sergent » combattu par Jaufre¹³, on retrouve surtout là un motif fréquent des

¹² Voir l'introduction du conte *Math fils de Mathonwy* dans les *Quatre branches du Mabinogion*, traduites et présentées par Pierre-Yves LAMBERT, Paris, Gallimard, 1993, p. 95.

¹³ *Jaufre*, édité par René LAVAUD et René NELLI, *Les Troubadours*, Paris, Desclée de Brouwer, tome II, 2000 pour l'édition consultée, v. 1658-2064 pour l'épisode du « sergent ».

descriptions littéraires des géants, autres figures criminelles et anti-culturelles habitant souvent des lieux élevés. La démesure morale d'un personnage orgueilleux et l'impolitesse du chevalier et de ses partisans, qui ne saluent pas Lancelot entrant dans la salle commune (vers 465 à 478), font de Savari un personnage « anti-chevaleresque » fondé sur le comportement paradoxal d'un individu qui pourrait s'assimiler par ses qualités militaires aux chevaliers positifs du roman. En provoquant deux « crises chevaleresques » (l'incapacité politique du vicomte et le vol de l'équipement et de la monture de Lancelot, vers 498 à 523), il cristallise un ensemble de défis à des puissances légitimes chargées d'une fonction régulatrice aussi bien en revendiquant un désir avilissant qu'en réduisant à l'impuissance des instances positives.

Un roi peut, lui aussi, être en butte aux agressions d'un chevalier criminel. Dans *Jaufre*, Taulat de Rogimon survient lors d'une cour solennelle et tue un chevalier. Il provoque ensuite Arthur :

‘Malvas rei, per te az aunir
 O ai fait. Se.m vols far seguir
 A negun cavalier presan,
 Teulat de Rogimon deman,
 Qu’eu so el c’a tota ma vida
 Te farai aital esvasida
 Cad’an al jorn d’aquesta festa !’
 E.l bon rei aclina sa testa,
 Qe fos cosiros e maritz. (vers 585 à 593)¹⁴

Les enjeux sont le pouvoir et la réputation d'Arthur : opposant la violence immotivée et soudaine de l'agresseur à l'immobilité mélancolique du roi, le récit décrit l'irruption d'un personnage inconnu venant littéralement de nulle part. L'agression s'inspire de certains motifs du défi d'un roi par un souverain

¹⁴ ‘Mauvais roi, j’ai fait cela pour t’humilier ! Si tu veux me faire poursuivre par un quelconque chevalier de valeur, qu’il demande Taulat de Rogimon : c’est moi ! Pendant toute ma vie, au jour de cette fête, je t’agresserai de la sorte chaque année !’ Et le bon roi, qui était soucieux et attristé, baissa la tête.

étranger contestant son autorité et la légitimité de son règne¹⁵, mais s'en éloigne par le fait que le défi émane d'un chevalier. La réduction de la part violente de la provocation à un meurtre suivi d'injures publiques¹⁶ met en évidence la démesure extrême d'un individu imposant brutalement son opposition à une organisation sociale contredisant ses pulsions tyranniques. L'auteur de *Jaufre* définit d'ailleurs à plusieurs reprises la criminalité chevaleresque par la soumission violente d'autrui à une volonté arbitraire dissolvant les normes sociales¹⁷. L'agression du suzerain reprend des caractéristiques essentielles de l'agressivité misogyne, mais étend le défi à l'ensemble des normes sociales ; ces personnages n'ont pourtant pas de valeur politique essentielle : ils ne manifestent aucune opposition systématique au monde féodal. Ils s'y insèrent et ne proposent aucune alternative aux structures sociales existantes. Le chevalier criminel n'est pas une instance critique, fonction essentiellement attribuée à des personnages positifs qui mesurent l'écart entre la réalité et les valeurs revendiquées, mais un individu dominé par des instincts ou par des passions combattues par un processus civilisateur auquel il s'oppose. Les fonctions des chevaliers criminels misogynes et (ou) opposants sont complémentaires ; elles se fondent sur des caractéristiques qui les rapprochent.

3. La criminalité chevaleresque et ses formes.

¹⁵ Voir *Huon de Bordeaux* (édité par William KIBLER et François SUARD, Paris, Champion, 2003), vers 172 à 189 (défi du géant Bréhier à Charlemagne) ; *Lestoire de Merlin* (éditée par H.O. SOMMER, *The Vulgate version of the arthurian romances*, Washington, Carnegie Institution, 1913-1916, tome II, pp. 409-412 (défi de Rion à Arthur).

¹⁶ Une humiliation sert parfois de défi. Voir Chrétien de Troyes, le *Conte du Graal* (édité par William ROACH, Genève, Droz, Paris, Minard, 1959, vers 945 à 967.

¹⁷ Les autres chevaliers criminels du roman se rapprochent beaucoup de Taulat de ce point de vue. Estout de Vertfueil force ses prisonniers à le suivre à pied et à préparer ses repas (vers 1003 à 1012) ; le Chevalier à la Blanche Lance contraint les siens à choisir entre la mort et la servitude (vers 1428 à 1460). Aucun de ces personnages ne se justifie devant Arthur ou Jaufre. Felon d'Albarua invoque quant à lui sa volonté pour motiver la guerre qu'il fait à la fée de Gibel (vers 8961). La théorie implicite de la « juste violence » opposée à ces personnages se fonde sur la description d'une subjectivité destructrice qui n'individualise pas tant le criminel qu'elle l'exclut du monde civilisé.

Les écrivains s'attachent à décrire l'environnement dans lequel ces personnages vivent ou certaines de leurs caractéristiques les plus marquantes. La marginalité commence par les lieux où l'on rencontre un chevalier criminel. Manessier fait rencontrer à Perceval et au *Couard Chevalier* dix chevaliers se préparant à brûler vives deux jeunes filles alors qu'ils entrent dans une forêt ; l'auteur du *Tristan en Prose* fait de Bréhus sans Pitié un chevalier sylvestre, hantant des bois dont il connaît bien les sentiers et les détours, et où il possède de nombreux châteaux.

Si ce motif est à la fois commode et attrayant¹⁸, il n'est toutefois pas une règle générale ; plusieurs criminels chevaleresques dominent des territoires où ils règnent par la violence, comme Savari. Moins fugace que son avatar du *Tristan en Prose*, le Brun sans Pitié de l'*Atre Périlleux* règne sur la Rouge Cité, territoire qui échappe concrètement à l'autorité d'Arthur. Taulat de Rogimon est, beaucoup plus clairement, un « chevalier de la marge » : son domaine est à la lisière d'un bois peuplé par une sorcière qui a invoqué un démon pour protéger sa famille (vers 5170 à 5530) ; le campement de ses prisonniers entoure une ville fortifiée déserte, une salle du palais abritant Melian de Lis et celles qui le soignent (vers 4898 à 4946). S'il radicalise le principe d'un personnage définissant un milieu hostile fondé sur un environnement peu accessible ou inquiétant, le romancier n'en fait pas moins de Taulat un personnage relativement mobile, qui se rend à la cour pour agresser Arthur et ses chevaliers. Il commence d'ailleurs par être « utopique » : le retrouver (et le localiser) est une entreprise plus importante et beaucoup plus ardue que le combattre. Si la joute entre Jaufre et Taulat de Rogimon occupe 31 vers (vers 6036 à 6065), la quête du criminel par le chevalier positif s'étend entre les vers 700 et 5840...

¹⁸ La forêt est l'un des refuges privilégiés des personnages « non-courtois » (paysans ou bergers, par exemple), mais aussi des déments. Les écrivains du douzième et du treizième siècle en font aussi un lieu propice à un fantastique effrayant. Voir Francis DUBOST, *Aspects fantastiques de la littérature médiévale : l'Autre, l'Ailleurs, L'Autrefois* (Paris, Champion, 1991), tome I, chap. 13, pp. 313-350.

Le milieu ne définit pas à lui seul la marginalité d'un chevalier criminel. La réalisation concrète d'une part « animale » ou monstrueuse de sa personnalité est aussi une infraction aux normes majoritaires. Dans la *Vengeance Raguidel* de Raoul de Houdenc¹⁹, Guengasoain est accompagné d'un ours féroce dressé pour le seconder (vers 5216 à 5231). Garantissant l'invincibilité de son maître, l'animal en est une extension aussi bien bestiale que monstrueuse. Il incarne la force destructrice d'un personnage particulièrement dangereux parce qu'il menace l'équilibre social. Dans le *Perlesvaus*²⁰, le Rous Chevaliers de la Parfonde Forest, assassin d'un cousin de Perceval, est accompagné d'un lion (branche X, page 356, lignes 8688 à 8694). Contrairement à l'ours de Guengasoain, le fauve n'est pas dressé, mais aide spontanément son maître : Perceval doit les affronter tous les deux (branche X, page 362, lignes 825 à 848). Dans les deux cas, l'animal forme un véritable couple avec le chevalier qui le conduit ; la personnalité criminelle est répartie entre une instance humaine, qui commet le crime initial, et une instance sauvage qui la protège et la seconde en garantissant son impunité jusqu'au combat décisif avec un chevalier « justicier ». Plus rare, le croisement d'un chevalier criminel avec un monstre se rencontre chez le Chevalier au Dragon Ardant décrit par l'auteur du *Perlesvaus* :

‘Seignor’, fait li rois, ‘coment sont cil chevalier si mal bailli ?’ ‘Sire’, font il, ‘il est bien droiz que vous le saciez : li Chevaliers au Dragon Ardant est entrez en vostre terre, si destruit chasteaus et citez et chevaliers et quamque il comsiut, si n’ose nus contendre envers lui, car il (est) graindres .I. pié que chevaliers que vous veïssiez oncques, et s’est d’orrible chiere et de cruel faet ; et s’espee est graindre trois tanz que nule espee a chevalier, et en sun glaive a bien la charge a un home, et de son escu se porroient bien covrir dui chevalier : et a par dehors la teste d’un dragon cresté, qui gete feu et flambe totes les eures que il velt, si aigre et si cuisant que nus ne peut durer encontre ; ne nule arme, tant soit fort, ne le puet contr’ester.’²¹

¹⁹ Editée par Gilles ROUSSINEAU, Genève, Droz, 2004.

²⁰ Edité par William.A. NITZE et T. ATKINSON JENKINS, New-York, Phaeton Press, 1972, pour l'édition consultée, tome I.

²¹ *Perlesvaus*, op. cit., branche VII, pp. 236-237, lignes 5456 à 5469. Dans le *Livre d'Artus (The vulgate version..., op. cit., tome VII)*, le roi saxon Arrant est décrit sous un registre « monstrueux ».

Contrairement à la plupart des chevaliers criminels, ce personnage est un hybride d'être humain et de créature monstrueuse. Il emprunte aux registres traditionnels du dragon (avec son écu) du géant (avec la force physique et les dimensions de ses armes) et surtout du « chevalier démesuré » : on retrouve sa haute stature, sa laideur²² et surtout sa cruauté destructrice.

La contamination d'un type en principe humain est tout d'abord un avatar particulier de l'« envahisseur monstrueux » épique, mais aussi arthurien. Elle désigne le caractère « anti-culturel » d'une figure unissant la monstruosité morale à une monstruosité physique. Très nombreux, les liens entre les monstres et les chevaliers criminels s'expliquent par le parallélisme de leurs natures : ce sont des marges d'un monde civilisé ou que l'on est en train de civiliser. L'existence de « réduits » où ils règnent et qu'il faut supprimer et l'agressivité envahissante leur sont donc communes. Il arrive aussi qu'ils résultent d'une magie inquiétante²³. Comme les monstres, les chevaliers criminels satisfont des pulsions, ou, du moins, des passions entraînant des comportements pulsionnels. Bréhus sans Pitié considère que les jeunes filles sont responsables de la mort de son père, Brun le Félon²⁴ ; l'amour que les trois fils du compte Ernoul portent à leur sœur motive une accumulation d'actes criminels²⁵. Les schémas narratifs de confrontation d'un personnage positif à un criminel chevaleresque ressemblent

²² Dans *Jaufre*, Felon d'Albarua est affligé d'une laideur proprement effrayante (*op. cit.*, vers 8769-8790) ; la monstruosité caractérise également les troupes de Gorant et les Vachiers dans les *Aliscans* (édités par Claude RÉGNIER, Paris, Champion, 1990), vers 78-101 et 122-148. Dans *Lestoire de Merlin*, l'armée saxonne est conduite par plusieurs géants (*op. cit.*, pp. 146-155), et 221 (description d'un combat opposant Arthur au roi géant saxon Ionap). Dans ce roman, Rion est également décrit comme un géant.

²³ Guengasoain est le seul exemple de chevalier criminel protégé par des armes enchantées (vers 4984 à 5001) dans le *corpus* interrogé ; dans *Blandin de Cornouaille* (édité par René LAVAUD et René NELLI, *Les Troubadours*, *op. cit.*, tome I, pp. 450-472) le héros doit combattre un géant sarrasin doué de pouvoirs magiques ; il est invincible tant qu'il n'a pas perdu une dent de sa mâchoire (vers 1409-1424).

²⁴ Voir Richard TRACHSLER, *art. cit.*, p. 537 (citation du ms. Paris, BN. fr 350, fol. 24b) ; Roger LATHUILLÈRE, *Guiron le Courtois, étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève, Droz, 1966, § 15, p. 198.

²⁵ Voir *La Queste del Saint-Graal*, éditée par Albert PAUPHILET, Paris, Champion, 1924, pp. 231-232.

assez souvent à ceux que l'on observe quand l'adversaire est un monstre : l'enjeu majeur de l'intervention d'un chevalier positif ne sera pas l'association d'un personnage « délinquant » à un milieu normé ou civilisé, solution réservée à des chevaliers qui doivent être intégrés pour la première fois à un milieu référentiel (la cour d'Arthur, par exemple) ou qui doivent retrouver une attribution voire une essence initiale, mais la neutralisation ou l'élimination violentes d'un individu néfaste. On s'éloigne toutefois, avec les chevaliers criminels, de ces figures d'un monde archaïque ou étranger par le fait que la très grande majorité des chevaliers criminels sont des hommes qui vivent dans un présent littéraire identique à celui des personnages positifs. Ces personnages sont d'autant plus dangereux qu'ils sont semblables aux « bons » chevaliers. L'assimilation consciente ou non à la monstruosité n'est pas tant descriptive que morale, puisqu'elle désigne des incarnations d'une immoralité humaine. Le caractère monstrueux n'est jamais totalement littéral, mais toujours moral, dans la mesure où il est tributaire de la réception du récit par ses destinataires.

Exigeant d'être vaincue ou du moins réduite par la force, la criminalité chevaleresque est donc une marge essentielle de la chevalerie, dans la mesure où elle nie l'effort, littéraire aussi bien que religieux ou moral, de soumettre l'usage de la force à une éthique comparable à celle qui distingue une guerre « juste » d'une guerre « injuste ». Légitimant les revendications d'une violence civilisatrice mais exacerbant la démesure caractéristique de la plupart des chevaliers littéraires d'élite, la criminalité chevaleresque est très ambiguë : elle n'est pas une image de l'autre, mais un négatif de ce que l'on voudrait être...